HAL
open science

“ ”Émancipation, individuation, subjectivation. Psychanalyse, philosophie et science sociale (fin)”, Revue du M.A.U.S.S., n° 38, second semestre 2011 ”

Pascal Fugier

To cite this version:

Pascal Fugier. “ ”Émancipation, individuation, subjectivation. Psychanalyse, philosophie et science sociale (fin)”, Revue du M.A.U.S.S., n° 38, second semestre 2011 ”. 2012. hal-01672883

HAL Id: hal-01672883

https://hal.science/hal-01672883v1

Submitted on 27 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pascal Fugier, « « Émancipation, individuation, subjectivation. Psychanalyse, philosophie et science sociale (fin) », *Revue du M.A.U.S.S.*, n° 38, second semestre 2011 », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 05 janvier 2012. URL : http://journals.openedition.org/lectures/7141

1Dans ce second et dernier volet que la *Revue du M.A.U.S.S* consacre à la psychanalyse, dans ses confrontations avec la philosophie politique et les sciences sociales[1], c'est la problématique de l'émancipation qui sert de fil conducteur. La psychanalyse est alors considérée comme une « idéologie de l'émancipation » (p. 6), le libéralisme et le marxisme constituant selon Alain Caillé et Philippe Chanial (dans leur présentation du numéro) les deux autres principales idéologies de la modernité. Si la première partie du numéro traite avant tout de l'émancipation individuelle à laquelle peut mener une cure analytique (encore bien même cette émancipation est partielle et momentanée), la seconde partie s'attache à l'émancipation collective que visent aussi les psychanalystes et qui donne un sens politique au travail analytique.

2La première partie s'ouvre sur la retranscription inédite d'un entretien effectué entre Michel Foucault et quatre militants de la LCR, en juillet 1977. Michel Foucault y présente sa conception relationnelle du pouvoir (configurationnelle peut-on avancer avec Norbert Elias). Elle remet notamment en question la personnification du pouvoir que peut opérer la psychanalyse, en identifiant le père de famille comme le détenteur d'un pouvoir plutôt que la famille comme une structure inégalitaire de rapports de pouvoir (entendus comme des rapports de force mettant en tension l'exercice du pouvoir et les forces qui lui résistent). De même, Michel Foucault rejette une conception exclusivement négative du pouvoir, que nous pouvons retrouver là aussi du côté des psychanalystes, quand le pouvoir est ramené à l'interdit, au refoulement. Or, s'il peut transparaître sous une forme répressive, ce qui constitue sa « forme terminale » (p. 37), le pouvoir se manifeste d'abord comme une « machinerie productive » (p. 36), qui traverse l'individu et le conduit à agir. Enfin, nous pouvons retenir de cet entretien la critique ferme que Michel Foucault adresse à la sexologie. Outre sa prétention à ''dire toute la vérité'' sur le sexe, elle a la prétention à faire du discours sur la sexualité ce qui a toujours le dernier mot, quelle que soit l'expérience du sujet. Michel Foucault reconnaît alors le « coup de génie » de Sigmund Freud, qu'il retrouve aussi chez Jacques Lacan, en « traversant » la sexualité pour appréhender les formations de

[1] Le précédent numéro (n° 37, 1er semestre 2011) constitue une « ouverture » à cette thématique interdisciplinaire, ses contributeurs œuvrant à une « anthropologie partagée » entre ces trois disciplines.

l'inconscient, plutôt que d'en opérer une « sexualisation permanente » (p. 50).

3Le même Sigmund Freud se retrouve critiquée par Lucien Scubla, pour sa fermeture et l'instrumentalisation qu'il opère des disciplines voisines, comme la sociologie, l'ethnologie et l'anthropologie. Et c'est précisément armé de données socioanthropologiques que Lucien Scubla effectue des renversements de perspectives : - en soutenant que les complexes infantiles surviennent ''en réaction'' aux complexes parentaux (plutôt que d'être induits par des angoisses ou pulsions archaïques) ; - et en remettant en cause la théorie phallique, Louis Scubla affirmant que les femmes sont non pas dotées du signe du manque mais au contraire « d'un surcroît d'être », lié à leur capacité d'enfanter.

4La contribution de Pierre Prades ne traite pas tant des effets émancipateurs de la psychanalyse que de son efficacité, dans le cadre des thérapies « psycho dynamiques » mais aussi au-delà. En effet, non seulement les thérapies psycho dynamiques sont plus efficaces sur le long terme que des thérapies comme les TCC, mais l'efficacité de ces dernières est moins conditionnée par des facteurs d'ordre cognitif que par la mobilisation de « principes actifs » issus de la psychanalyse, tels l'exploration du passé, l'imaginaire, le transfert… (pp. 52-54). Le registre de l'efficience se trouve ainsi ramené à celui du sens, l'enjeu de la thérapie résidant dans le fait que le sujet parvienne à dégager de nouvelles significations aux événements qui l'ont affecté, soit sa réalité éprouvée. Les entretiens réalisés avec trois psychanalystes qui appartiennent à différentes écoles de pensée (André Green, Roland Gori et Élisabeth Conesa) se rejoignent quant au fait de concevoir les effets émancipateurs du travail analytique « dans l'après-coup », en permettant à l'analysant d'accéder momentanément à « une position de sujet ». Par contre, tous rejettent vigoureusement l'idéologie du développement personnel, qui assigne paradoxalement au sujet de « se réaliser » en mettant son ego au service de la réalité hypermoderne.

5François Vatin publie la seconde partie de son article consacré à la *Psychologie de la colonisation* d'Octave Mannoni. Il tâche de démontrer toute la portée heuristique des thèses de l'auteur, en mettant à jour notamment, parmi les conditions psychiques de l'élan colonial des Européens, leur « désir de surpasser le père » (p. 119). Désir qui manifeste leur « complexe d'infériorité » (Alfred Adler) et qui va venir se nouer avec le « complexe de dépendance » qu'Octave Mannoni va retrouver du côté du peuple Malgache. Ainsi, « le Malgache aurait reporté sur l'Européen son lien de dépendance traditionnel avec les ancêtres, et l'Européen, de son côté, aurait profité de cette disponibilité psychique de l'indigène pour assouvir sa volonté de puissance, née de son complexe d'infériorité. » (pp. 123-124)

6Tandis que Bruno Viard articule l'anthropologie de Marcel Mauss avec la psychologie de Paul Diel dans un « Essai de psychanalyse du don » (pp. 133-143), la première partie se clôt par l'article à visée autobiographique

de François Flahault qui, tout comme celui de François Vatin, poursuit une réflexion entamée dans le numéro précédent, en interrogeant les liens entre la philosophie et la psychanalyse mais en se centrant ici sur la problématique de l'autonomie.

7La seconde partie de l'ouvrage traite donc de l'émancipation collective et propose comme nouveau nouage interdisciplinaire celui de la psychanalyse et des sciences politiques. Or c'est Cornélius Castoriadis qui s'avère ici le principal trait d'union. Patrick Cingolani reprend ainsi sa définition de la psychanalyse comme « activité pratico-poïétique » (p. 157), le dispositif analytique constituant un espace instituant de « détournement » et de « jeu » (p. 166) qui permet au sujet de prendre ses distances non seulement avec son histoire mais aussi avec les normes sociétales qui sont au principe de son hétéronomie.

8L'article de Nicolas Poirier est le terrain d'une *disputatio* entre Cornélius Castoriadis et Claude Lefort. C'est au sujet de l'exercice et de la contestation du pouvoir que les auteurs se confrontent. Or, si l'institutionnalisation de l'expérience prolétarienne sous la forme d'un parti, fût-il révolutionnaire, ne peut que glisser selon Claude Lefort sur la pente d'une « dégénérescence bureaucratique » (p. 172), Cornélius Castoriadis affirme pour sa part la nécessité d'organiser et d'instituer les activités révolutionnaires de transformation de la société. Cette démocratisation de l'exercice effectif du pouvoir évite une « lutte permanente contre les formes de pouvoir instituées » (p. 175) et n'implique pas un refoulement de la réflexivité des individus ni celui du conflit. Ainsi peut se concevoir la mise en place d'une « démocratie agonistique », pour nous référer à la réflexion d'Audric Vitiello (p. 181-186). Enfin, Pierre Dardot appréhende la problématique de l'émancipation collective en distinguant deux types de subjectivation qui n'est pas sans rappeler l'opposition castoridienne entre l'hétéronomie (où l'individu constitue un sujet assujetti) et l'autonomie (où l'individu constitue davantage un sujet ''auteur'').

9Dans la sous-partie réservée à la thématique de la domination et de l'émancipation en régime de mondialisation, François Fourquet propose une longue réflexion sur le conflit « droite contre gauche » conçu comme « une antinomie de la raison politique » (p. 212). Benjamin Fernandez défend que l'individuation et le social ne constituent précisément pas des termes antinomiques dès l'instant que le processus d'individuation est conçu comme le mouvement par lequel l'individu apprend à « se coindividuer *avec* les autres, plutôt que *contre* les autres » (p. 243).

10L'ouvrage comprend une riche conclusion qui se décline en trois contributions. Tout comme Benjamin Fernandez, Alexandra Bidet et Marielle Macé reviennent sur le concept d'individuation pour penser l'émancipation, mais à partir du philosophe Gilbert Simondon. L'individuation y est alors conçue comme un mouvement « de constitution infinie, dynamique et ouverte » (p. 269). Enfin, si Christian Laval s'intéresse, avec Jacques Lacan, à la mutation de l'ordre symbolique au sein de la société capitaliste

(« l'assignation à une fonction [n'étant] plus référée à une altérité indisponible [mais] associée à une utilité dans la machine économique », p. 297), Jean-Claude Michéa souligne une condition de possibilité paradoxale de l'essor du libéralisme, à savoir le fait qu'il ne peut se passer de certains « parasites » et « gisements culturels » (p. 308-309) hérités de situations sociales historiques antérieures ou extrinsèques. Les analyses de Cornélius Castoriadis sont là encore mobilisées. Ce qui confirme la place centrale du philosophe dans cet ouvrage qu'on aurait pu croire réservée *a priori* à Marcel Mauss. Une fois n'est pas coutume !